

vous leur offrez ! Elles se gouvernent trop que c'est à la suite d'un repas offert par vous, que s'est produite la disparition inexplicable de notre malheureux ami !... Votre conduite dans cette circonstance ne leur a point paru bien franche et je dois le dire, j'ai partagé leurs soupçons.

Ici Niam-Niam, couché à la gauche des reines, fit entendre un grognement.

—Niam-Niam aussi, reprit le bon Désoléant, et ce jeune barbare a du flair ! Enfin, nous restons ici avec le vague espoir de découvrir un indice quelconque, une trace, qui nous renseignera sur le sort de notre ami... mais nous refusons d'entrer plus amplement en relations avec vous, tenez-le pour dit et restez à votre campement.

—Au diable le chambellan ! rugit un des peintres, restez chez vous si vous voulez, mais laissez les dames répondre à notre invitation !...

—Allons, charmante reine aile de corbeau, s'écria Coriolan lui-même s'adressant à Kalunda, ne soyez point si farouche, nous sommes des amis, et, vous le savez bien, des adorateurs... passionnés ! Laissez là votre peu aimable gardien et...

Coriolan arrondit le bras, mais Kalunda bondissant soudain ne le laissa point avancer. Elle fit briller la lame de son sabre de guerrière et tendit la pointe vers l'audacieux membre de l'Institut.

—Arrière ! bandit, pirate, vil hippopotame ! s'écria-t-elle en makalolo, arrière, ou je te fais sauter la tête ! c'est toi le traître, j'en suis sûre ! crocodile.

Les reines blanches éclatèrent de rire.

—Eh bien, monsieur Coriolan, demanda Caroline, faut-il vous traduire le discours de notre amie ? Vous savez qu'elle vous a appelé vieux crocodile.

Les peintres se consultaient. Leur fatal amour avait ravagé leurs physiognomies. Depuis cinq semaines, les mêmes scènes se renouvelaient chaque jour et toutes leurs tentatives pour se rapprocher des reines avaient été inutiles.

—Voyons, encore une fois, reprit le tonnerre Coriolan, charmantes reines blanches et délicieuses mojestés noires, vous n'avez pas d'amis plus dévoués, plus tendres, plus... vous pouvez me croire ! Et puisque votre Farandoul, par un malheur inexplicable que je déplore autant que vous, a disparu pour jamais... acceptez mes bras et nos...

Coriolan n'acheva pas, une ombre venait de se lever du milieu des pierres.

—Bonsoir, monsieur Coriolan, prononçait tranquillement l'ombre en se dressant devant le peintre, me reconnaissez-vous ?

—Farandoul, s'écrièrent d'une seule voix les peintres et les reines, Farandoul ! Et notre héros se vit en une seconde, entouré, embrassé, pressé dans les bras de ses amis ; Niam-Niam bondissait avec des hurlements joyeux, Désoléant lui secouait les bras les reines blanches et les reines noires lui racontaient leurs angoisses avec des larmes dans la voix. Quant aux peintres, ils semblaient atterrés ; Coriolan se frottait les yeux, les autres s'arrachaient les cheveux à poignées.

—Donnez-vous donc la peine de vous asseoir, messieurs, leur dit Farandoul avec la plus extrême politesse, nous avons à causer. Je n'ai pas encore pu vous remercier de votre délicieux punch de l'autre jour, mon cher monsieur Coriolan, vous savez, des circonstances indépendantes de ma volonté m'en ont empêché, mais je m'efforcerai de reconnaître votre charmante hospitalité...

L'oreille exercée de Farandoul avait perçu de légers bruits dans les ruines ; c'était sans doute le marabout amenant les Arabes. Un coup de sifflet les fit surgir brusquement devant le campement.

Les peintres s'étaient levés.

—Ma conversation a l'air d'enligner ces messieurs... attachez-les, dit Farandoul avec un geste d'autorité.

Les Arabes se précipitèrent. Avant que les peintres eussent pu se reconnaître, ils furent renversés sur le sable, pieds et poings liés.

—C'est fait, seigneur ! dit le marabout en s'inclinant devant Farandoul, ordonne maintenant, faut-il leur couper la tête ?

—Nous verrons cela, dit négligemment Farandoul, maintenant que nous nous sommes assurés de leur compagnie, nous avons le temps.

Et sans faire plus attention aux peintres, Farandoul se tourna vers ses amis qui l'accablaient de questions. Nous passerons sous silence leurs transports de joie, leurs éclats de gaieté et leurs éclairs de colère. Les peintres gardaient un silence farouche. A la fin de la soirée, la délibération s'ouvrit sur la punition à leur infliger. Farandoul, accouru d'instinct avec une soif terrible de vengeance, s'était fort adouci en voyant les reines sorties saines et sauvées du guet-apens. Il repoussa donc la motion de Niam-Niam qui proposait de jeter les peintres dans le Nil, et fit adopter une autre idée.

Le reste de la nuit fut consacré au repos. Seuls les peintres ne purent fermer l'œil, torturés par les reproches de leur conscience et par la dureté des cailloux sur lesquels ils reposaient.

Quant le jour parut, les dromadaires de Farandoul furent amenés devant la tente. Les Arabes commencent alors d'étranges préparatifs sous la direction de Farandoul.

A l'aide d'une grossière échelle fabriquée par eux, ils grimperont sur une colonne intacte dressant son chapiteau à une dizaine de mètres au-dessus d'une masse de débris provenant de l'entablement écroulé.

Sur le chapiteau, ils ajustèrent tant bien que mal une sorte de palan et attendirent les ordres de Farandoul.

Les peintres avaient pâli en voyant ces préparatifs ; plus de doute, ils allaient être pendus.

—A vous l'honneur, monsieur Coriolan

Les Arabes lui avaient passé une grosse corde autour du corps et l'entraînaient déjà vers la colonne. En une minute il se vit envolé, balancé en l'air et reçu au sommet du chapiteau par un Arabe qui coupa ses liens et lui mit entre les mains son parasol de peintre. Les autres peintres avaient fermé les yeux pour ne pas voir son supplice.

L'un d'eux les rouvrit ou se sentant soulevé les Arabes. C'était son tour !

Bientôt sur les chapiteaux de trois autres colonnes les trois élèves de Coriolan, penauds et décontenancés, furent placés, délivrés de toute entrave et munis de leurs trois parasols.

Le rire clair et sonore des reines à la vue de leur figure ouvrit dans le cœur des peintres des plaies douloureuses !

Farandoul s'avança le chapeau à la main et la tête levée vers les malheureux.

—Messieurs, dit-il, nous partons ! J'espère que cela ne vous contrarie pas trop ; croyez bien que ces dames et moi nous conserverons un excellent souvenir de nos relations. Un simple conseil avant de vous quitter, si par hasard l'ennui vous prenait dans votre nouvelle existence aérienne, prenez vos albums, je suppose que vous les avez sur vous et tracez chacun d'après nature l'esquisse d'un Saint Siméon stylite ! Personne n'a jamais été placé comme vous pour tirer bon parti d'un pareil sujet ! Au plaisir de vous revoir, messieurs !

(A continuer.)

"Souvenir du jeune âge," avec accompagnement de piano, 10c.

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par an, payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Années : Première insertion, 20 centimes par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Haverhill, Mass. est autorisé à prendre des abonnements.

A. FILIATREAU & C^{ie},
Éditeurs-Propriétaires,
No. 8 Rue Ste. Thérèse.
Boîte 325.

LA GAUDRIOLE.

"La Gaudriole" est maintenant prête. C'est un nouveau recueil de chansonsnettes avec musique et monologues que tous les amateurs devront se procurer. On pourra voir dans une autre colonne la table des matières que nous publions.

En vente au bureau du CANARD, No. 8 rue Ste Thérèse. Prix : 40c.

CAUSERIE

De telles gens il est beaucoup. Qui prendrait Vaugirard pour Rome Et qui caquetant au plus dru. Parlent de tout et n'ont rien vu.

Vous souvient-il, ami lecteur de cette jolie fable du bon Lafontaine "Le singe et le Dauphin" ? Le grand fabuliste nous raconte qu'après un naufrage, un dauphin croyant sauver la vie à un homme avait pris sur son dos un singe des plus stupides. Le brave sauveteur arrivait au port quand il lui prit fantaisie de demander à son cavalier s'il était d'Athènes. "Oui, répond notre singe idiot, et s'il vous y survient quelque affaire, employez moi, car mes parents y tiennent tous les premiers rangs : "Grand merci, dit le dauphin, et le Pirée vous connaît aussi, je suppose ; vous le voyez souvent ?" "Tous les jours, il est mon ami, c'est une vieille connaissance.

Notre magot, prit pour ce coup Le nom d'un port pour un nom d'homme.

Eh bien, nous avons à Montréal des journalistes qui pourraient rendre des points au singe de la Lafontaine. C'est ainsi qu'un de nos grands confrères de la presse quotidienne parlant de M. J Riendeau du Grand Vatel, disait avec le plus grand sérieux du monde : "M. Riendeau n'est pas seulement un restaurateur de premier ordre, mais c'est un admirable sport !" Oh ! là ! là ! ma tante ! ma tante ! Vous ne prenez pas le nom d'un port pour un nom d'homme, mais vous tombez dans une ornière absolument semblable. On dit homme de sport ou sportman, mais jamais sport. Vous seriez bien étonné si je disais que vous êtes un journaliste et vous me mettriez au ban de l'opinion publique si j'appellais Sénécal un chemin de fer. C'est cependant ce que vous diriez à ma place. Il n'y a pas à se le dissimuler ; suivant vous, il faudrait dire qu'un curé est une église, qu'un avocat est un barreau, qu'Ernest Desrosiers est une lettre à jet continu.

Je m'arrête, car l'application de votre système pourrait m'entraîner trop loin, et m'attirerait peut-être quelque action pour libelle.

Puisse cette leçon vous profiter cher confrère ; c'est tout le mal que je vous souhaite.

Si vous me demandiez maintenant chers lecteurs, quel est le journal qui commet ces gros péchés contre la grammaire et le bon sens, il m'en coûterait beaucoup de vous dire que

c'est le *Monde*, car je craindrais de me mettre dans les cas réservés.

Puisque le nom du grand Ernest est tombé naturellement sous ma plume, il faut bien que je vous en dise quelques mots. Malgré l'érointement que j'ai eu l'honneur de lui servir il y a quelques mois, il continue à écrire et les colonnes de la *Patrie* sont remplies de sa prose étonnante. Le sort en est jeté, ce pauvre garçon n'est plus susceptible de se corriger et il mourra dans l'impénitence finale.

Le 28 juin il écrivait au directeur de la *Patrie* pour lui dire qu'il avait entendu Chapleau lundi et qu'il y avait chez cet orateur du Pitre, du Bridaine et du Thibault.

"Quand j'avais quinze ans, dit-il, à Berthier, dans une assemblée générale, M. Chapleau se fit entendre, et depuis ce temps, je l'ai toujours appelé un génie oratoire."

Plus j'examine cette phrase, plus je deviens rêveur et je me demande ce que peut bien être un génie oratoire.

A la ligue suivante il se charge de me tirer de mou embarras et me dit que c'est un bon certificat et qu'à quinze ans, on est très peuplé. Voyez-vous ça ? je suis certain qu'en considérant ce qu'il est aujourd'hui, vous ne vous seriez jamais imaginé qu'à quinze ans, il pût être très peuplé ! Enfin c'est lui qui le dit et je le veux bien, surtout s'il entend encore les sons ARGENTINS de cette voix saisissante qui faisait le peuple trembler, rire et se pâmer.

Jusqu'à 1878 il n'a pas entendu M. Chapleau et c'est réellement dommage. Mais en 1878 il l'a entendu et beaucoup même, car il en a fait une couleur terrible, et si le grand orateur n'avait pas fait une "suite prudente et rapide, il se fut fait rosser d'une façon exomplaire"

Quant à cela, je n'en doute nullement, et ceux qui connaissent les brillants exploits du grand avocat n'auront pas de peine à croire ce qu'il avance.

Plus loin, tout en "examinant des papillons au microscope, il attrape" M. Chapleau, le retourne en tous sens et s'aperçoit que notre ex-premier est tout simplement une seconde édition de Sarah Bernhardt ! Ça y est en toutes lettres et je n'invente rien.

Puis il s'écrie : "Dans tout orateur il y a du comédien, comme il y a du chat dans un lion, mais je n'appelle pas un chat un lion et j'appelle M. Chapleau un pitre."

Comprenez-vous ça ?... Non ?... Eh bien ! ni moi non plus, mais il n'y a rien d'étonnant car il est très probable qu'il ne se comprend pas LUI-MÊME.

Je pourrais bien continuer et vous montrer le *roman* d'Ernest *étoilé*, c'est vrai, mais "susceptible encore de quelques spasmes inattendus," mais je n'en finirais pas et j'ai déjà été trop long.

Je termine en citant la définition mirobolante que donne M. Desrosiers de l'orateur.

"Un orateur, dit-il, c'est un homme qui pense...."

Je ne m'en serais jamais douté : au fait, l'écrivain n'est pas comme l'orateur, lui ; il ne pense pas, si l'on en juge par M. Desrosiers... "et qui pense rapide et brillant, qui a des éclairs soudains et gratifiantes, qui lui exhibent d'un seul coup les chodses et les hommes comme au feu de l'électricité, qui voit son sujet devant lui et qui décroche des phrases toutes faites pour communiquer avec son auditoire..."

Dérocher des phrases toutes faites, hum ! pourvu que ce ne soit pas celles de M. Desrosiers : "et qui s'enpare de ses semblables par la force et la justesse de la pensée ; tels étaient Mirabeau, Pitt, Berryer, Gambetta."

Ce n'est pas tout : après nous avoir dit ce que c'est qu'un orateur, l'illus-

tre Gorivain nous dit ce que ce n'est pas. Lisez bien :

"Un orateur, ce n'est pas un comédien ignare et mal dressé, avec une longue chevelure, une figure sympathique et une voix d'or qui se tortille comme un Satan dans l'eau sacrée..."

Vous suriez tout simplement dit l'eau bénite, vous qui lisez, mais M. Desrosiers préfère l'eau sacrée, c'est moins commun, moins vulgaire, "et qui débite des sornettes, des lieux communs et des clichés ; tel est M. Chapleau."

Van ! no le lui fait pas dire au moins, et si je ne m'incline pas devant la beauté du style de M. Desrosiers, j'admire au moins sa franchise : j'espère qu'il ne m'en fera pas un reproche.

Le mot de la fin :

Un bon curé de campagne faisait la visite de sa paroisse ; c'était après la Noël et il faisait ce qu'on appelle la quête de l'enfant Jésus. Il arrive chez un de ses paroissiens qui n'était pas un catholique très fervent mais qui était très riche et très charitable. "Bonjour M. P... dit-il en entrant" "Bonjour, M. le curé : qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite ?" — "Mais vous n'ignorez pas, cher ami, que tous les ans, à pareille époque, je rends visite à chacun de mes paroissiens et que je fais la quête de l'Enfant Jésus."

— Ah ! c'est pour l'Enfant Jésus que vous quêtes ? Eh bien, là, vrai, M. le Curé je suis content de voir que vous vous adressez à moi dans une pareille circonstance. Je suis riche et je puis faire beaucoup.

Je comprends que ce pauvre enfant Jésus a bien besoin de secours, et c'est tout à fait pénible de le voir pieds nus et couché sur la paille. Aussi je veux vous prouver ma générosité ; amenez moi le et je l'hiverne !

CHRONIQUE

Depuis que le scientifique Victor Mounier dans son travail sur la domestication des singes m'a ouvert des horizons nouveaux je me sens inondé d'une douce joie.

L'échec politique me semble bien près d'être débrouillé.

Je ne veux pas énumérer les innombrables avantages du singe-concierge, de la guenon-nourrice, du cynocéphale-sergent de ville. Il est évident que le singe, ce frère malheureux dont la carrière a été brisée, n'est qu'un homme qui fait son surnumérariat.

Quant on verra les singes à l'œuvre, doux, patients, spirituels, affectueux, on ne se moquera plus d'eux sous le spécieux prétexte qu'ils ressemblent aux hommes.

Tous les hommes voudront redevenir singes ; et, puisque nous descendons du singe, pourquoi ne pourrions-nous pas remonter d'un degré ?

Mais c'est surtout dans la politique et dans l'administration que les singes sont préférables aux hommes.

Comme diplomates, par exemple ? Je ne veux nommer personne ; mais il ne faudrait pas chercher longtemps pour trouver un ambassadeur à remplacer avantageusement par un chimpanzé. Discret, se conformant dans un mutisme plein de sous-entendus, aimable avec les dames, s'occupant avec esprit des puces contre les éléphants, les aigles, les lions avec plaques et sans plaques des autres ambassadeurs, mon chimpanzé serait parfaitement à la hauteur de son rôle.

Toutes les nourrices en raffoleraient et quand un gouvernement a les bonnes d'enfants pour lui, il peut compter sur l'armée.

Si le gorille serait un commissaire de police idéal, l'orang-outang aurait